



HAL
open science

Simon Goulart continuateur des chroniques de Carion : les paradoxes de l'histoire universelle

Cécile Huchard

► To cite this version:

Cécile Huchard. Simon Goulart continuateur des chroniques de Carion : les paradoxes de l'histoire universelle. Albineana, Cahiers d'Aubigné , 2019, Paradoxes d'historiens : les enjeux de l'écriture de l'histoire en France (1560-1630), 31, pp.47-64. 10.3406/albin.2019.1618 . hal-02984695

HAL Id: hal-02984695

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02984695>

Submitted on 13 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

SIMON GOULART CONTINUATEUR DES *CHRONIQUES DE CARION* : LES PARADOXES DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Le tournant des années 1580 est une période d'intense activité littéraire pour Simon Goulart. Si les publications qui l'occupent touchent à des genres et des domaines variés, de la traduction des *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables [...]* de Jean Wier (1579) aux commentaires sur la *Sepmaine* de Du Bartas (1581), l'histoire occupe assurément une place prépondérante : alors qu'il vient de publier la deuxième édition, nettement remaniée et enrichie, des *Mémoires de l'Etat de France sous Charles IX* (1578), il va presque dans la foulée mettre au jour une traduction augmentée d'une continuation de la *Chronique et Histoire universelle [...]* de Carion – en réalité Philippe Melanchthon et Kaspar Peucer (1579-80), de l'*Histoire du Portugal* traduite d'Osorius et continuée en empruntant notamment à Lopes de Castanheda (1581), ainsi que de l'*Histoire des Martyrs* reprise de Crespin (1582), elle aussi augmentée de deux nouveaux livres de sa main. On peut évoquer en outre la traduction française des *Vrais portraits des hommes illustres* (1581) et la participation probable à l'entreprise de l'*Histoire ecclésiastique* (1581) de Bèze. Plusieurs traits reviennent de façon récurrente parmi les caractéristiques de cette production : le fait de traduire, et de se placer dans le sillage d'un auteur premier, qu'il s'agisse de le rendre accessible à un public plus large en passant du latin au français, de le commenter, ou de compléter son travail en ajoutant le récit d'événements récents que la mort ou les circonstances lui ont dérobés. Mais également, on le verra, un certain décentrement par rapport au présent ou au passé immédiat, que ce soit par l'extension à une aire géographique autre (le Portugal et les Indes, le saint Empire romain germanique) ou par l'extension dans un temps et une durée dont l'amplitude donne une tout autre perspective sur le présent. Ces ouvrages sont en outre accompagnés d'un paratexte considérable, souvent redondant, proposant des réflexions sur l'histoire, sa finalité et son utilité, question qui se pose de manière cruciale pour notre auteur. Si son approche n'est sans doute guère celle d'un théoricien, elle est assurément celle d'un praticien qui éprouve le

besoin de justifier à la fois pour lui-même et pour les autres sa démarche, et dont l'intérêt pour l'histoire est en partie motivé par les interrogations qu'elle suscite, à la fois dans son cours et dans la manière d'en rendre compte.

C'est ce que nous proposons d'examiner plus précisément dans l'édition de 1579 des *Chroniques de Carion*, en prenant en compte l'appartenance revendiquée au genre de la chronique ou « histoire universelle », et en cherchant à voir comment celle-ci se conjugue avec les enjeux d'une écriture toujours fortement déterminée par son ancrage circonstanciel. On reviendra d'abord sur l'ouvrage dans ses différentes versions et ses premières traductions françaises, afin de voir comment Goulart s'y inscrit en tant que continuateur, pour préciser ensuite comment s'infléchit chez lui un projet didactique fortement affirmé dès l'origine.

En reprenant et en continuant les *Chroniques de Carion*, Goulart ne fait qu'imiter au fond le geste de Melancthon qui en avait déjà usé de même envers l'initiateur. Le titre usuel de l'ouvrage en effet fait référence à la première publication, en 1532 à Wittenberg¹, par le mathématicien Johann Carion, d'un petit livret récapitulant à grands traits l'histoire du monde et la succession des règnes depuis la création d'Adam jusqu'aux temps présents, en la découpant selon les grands temps de la Révélation : d'Adam à Abraham, d'Abraham au Christ, puis sous l'ère chrétienne. Il s'agissait, alors que la Réforme luthérienne s'implantait en terres germaniques, de donner au public protestant une vision synthétique de l'histoire du monde et de l'Église, conforme à la nouvelle doctrine et à son interprétation de l'histoire : en l'occurrence, l'auteur voulait montrer comment la Vérité chrétienne, loin de s'affermir progressivement au cours du temps, fait l'objet d'un combat permanent qui voit alterner oublis et redécouvertes successives, et comment l'erreur en vient à s'insinuer peu à peu au cœur de l'Église elle-même. S'y ajoute une revendication aux accents nationalistes, en faveur du Saint-Empire romain germanique dont il faut prouver qu'il est le véritable héritier de l'Empire universel, tel que l'évoque la Bible à partir de la théorie des quatre monarchies du Livre de Daniel, alors qu'il est en

1. *Chronica durch magistrum Johan Carion/ vleissig zusammen gezogen/ meniglich nützlich zu lesen*, [Wittenberg, 1532].

butte aux tentatives hégémoniques de papes qui méconnaissent le sens et les limites de leur charge.

Cet ouvrage, d'abord publié en allemand, fut traduit en latin en 1537 par Hermann Bonn à Halle². En dépit du caractère germanique affirmé de l'ouvrage, il ne tarda pas à être traduit dans d'autres langues vernaculaires européennes, puisqu'on connaît une traduction italienne publiée à Venise en 1543 et une première traduction française, par Jean Le Blond, publiée à Paris en 1546³. Fait notable, celle-ci n'est pas l'œuvre d'un protestant mais d'un prêtre, lequel la dédie à Gabriel Le Veneur, évêque d'Évreux de 1532 à 1574, qui siégera au Concile de Trente en 1563. Cette version de Le Blond reste globalement fidèle à celle de Carion, y compris dans son antipapisme, qui se trouve réorienté vers une dimension gallicane dans la partie ajoutée sur l'histoire de France sous François I^{er} puis sous Henri II.

C'est en 1558 que Melanchthon reprend l'ouvrage en l'amplifiant pour en faire, non plus un abrégé mais une somme ou tout au moins une synthèse historique, comme l'indique le titre, désormais *Chronicon*

2. *Chronica Joannis Carionis, conversa ex Germanico in Latinum, a doctissimo viro Hermanno Bonno, et ab autore diligenter recognita. Accessit Catalogus omnium Regum, Imperatorum, et Pontificum Romanorum, cum Appendice*, [Halle, 1537] ; la version la plus commune est néanmoins celle de 1539, sous un titre différent : *Chronicorum libellus, maximas quasque, res gestae, ab initio mundi, apto ordine complectens, ita ut annorum ratio, ac praecipuae vicissitudines, quae in regna, in religionem, et in aliis res magnis incidunt, quam rectissime cognosci ac observari quant. A Joanne Carione, Mathematico conscriptus, ac per Hermanum Bonnum in Latinum conuersus*. L'ouvrage eut une large diffusion et fut publié sous ce titre en plusieurs lieux d'Allemagne et d'Europe, notamment à Lyon en 1543 chez Jean et François Frellon.

3. *Le Livre des chroniques du seigneur Jehan Carion philosophe, où sont comprins tous haultz actes et beaulx faictz en decent et convenable ordre, depuis le commencement du monde jusques au regne du treschrestien Roy François premier de ce nom, duquel mesmes les gestes sont contenuz en la fin du present livre et continuez jusques en l'an mil cinq centz quarante six, auquel [...] on cognoistra le datte des ans estre tres justement observé, ensemble on voirra clerement les principales mutations et changemens qui sont [...] es Royaulmes, en la religion, et repu-[...] du monde. Tourné de latin en François par maistre Jehan Le Blond*. Paris, Charles L'Angelier, 1546. Cette première édition demeure rare et on trouve plus facilement l'édition plus tardive connue sous le titre : *Les Chroniques de Jean Carion philosophe, avec les faictz et gestes du Roy François, jusques au regne du Roy Henry deuxiesme de ce nom, à present regnant, traduit en François par maistre Jean le Blond*, Paris, J. Ruelle, [1551], reprise par plusieurs libraires parisiens en 1553 et 1556.

Carionis latine expositum et auctum multis et veteribus, et recentibus historiis, in narratoribus rerum graecarum, germanicarum et ecclesiasticarum. Melanchthon, dans son épître dédicatoire de 1558 au jeune archevêque de Magdebourg Sigismond de Brandebourg, explique avoir remanié l'ouvrage si fameux de Carion moins pour l'augmenter – sa nature même exigeant une certaine brièveté – que pour en améliorer le latin, la traduction de Bonn faisant la part trop belle aux germanismes, et en rendre ainsi la lecture plus aisée aux étudiants et lecteurs étrangers. Et son gendre Peucer, ajoutant à son tour une épître dédicatoire à Auguste de Saxe lors de la réédition de l'ouvrage en 1572, après la mort de Melanchthon, rapporte comment ce dernier, bien qu'ayant, avant même la parution initiale de 1532, largement corrigé, puis lors des éditions successives, remanié et amplifié l'ouvrage, au point de le modifier entièrement, tînt à conserver le nom de Carion dans le titre, par amitié et révérence envers le docte mathématicien qui en avait eu le premier l'idée. Là où Melanchthon avait mené la révision du texte jusqu'au règne de Charlemagne, Peucer ajoute les deux derniers livres, ce dont fait état le titre : *Chronicon Carionis expositum et auctum multis et veteribus et recentibus historiis, in descriptionibus regnorum et gentium antiquarum, et narrationibus rerum Ecclesiasticarum, et Politicarum, Graecarum, Romanarum, Germanicarum et aliarum, ab exordio Mundi usque ad Carolum Quintum Imperatorem.* L'ambition de complétude est désormais nettement mise en avant, pour les temps anciens aussi bien que pour l'Empire chrétien dans ses deux parties grecque et germanique, pour la dimension politique aussi bien qu'ecclésiastique.

C'est cette dernière version qui fait l'objet de la traduction de Goulart en 1579. Celle-ci répond certainement au désir d'offrir au public francophone un accès à ce qui apparaît désormais comme une somme historique incontournable, dans son état le plus achevé (quitte à le parachever encore), mais elle peut avoir aussi pour but de reprendre la main sur un objet qui, dans ses traductions françaises, avait peu à peu quitté l'orbite protestante. Si, en effet, les premières traductions des *Chroniques* par Jean Le Blond, antérieures au début des guerres civiles, restaient globalement fidèles au texte, y compris dans son ton parfois véhément envers le pape, et faisaient l'éloge de Johann Carion

pour son savoir et son éloquence, les choses ont changé dans la réédition parue à Lyon en 1577⁴.

Dans la partie traduite de Carion, les remarques critiques envers le pape ou certaines pratiques catholiques ont en effet été expurgées. Ainsi au sujet de Constantin, on pouvait lire dans la première traduction de Le Blond, en 1546, conformément au texte latin original : « Quant au demeurant le tresbon Empereur fut si liberal envers le pape, qu'a son usaige luy donna la ville de Romme, et la moitié de son Empire, ainsi que comptent quelques fabulateurs. Nulles hystoires approuvées ne portent tesmoignage de la chose »⁵. En 1577, la fin du paragraphe, après « Empire », a été supprimée. Ou encore, le récit des démêlés de Frédéric II avec Grégoire IX ou de Conradin avec Clément IV a été considérablement euphémisé, là où la version latine comme la traduction de Le Blond insistaient avec véhémence sur la cruauté et les abus des papes ; un passage déplorant que la fondation des ordres mendiants, qui résultait au départ d'une louable volonté de réformes de la part de saint Dominique et saint François, dans un clergé régulier alors miné par la recherche du pouvoir et des richesses, ait ensuite dégénéré au point de perdre entièrement sa signification initiale a été sabré pour ne garder que l'éloge des deux vénérables fondateurs⁶. Les différences les plus criantes concernent cependant la partie ajoutée sur l'histoire de France. Alors que certains passages, notamment dans la continuation de Le Blond sur le règne d'Henri II, n'hésitent pas à reprendre la posture antipapale de l'original, en l'orientant vers une dimension gallicane, où sont soulignées à leur tour les menées des papes contre les rois de France et la manière dont ceux-ci parviennent à se dégager de leur tutelle⁷, de telles remarques ont entièrement disparu en 1577. De plus, l'édition de 1577 poursuit le récit de l'histoire de France, au-delà des règnes de François I^{er} et Henri II, jusqu'à celui d'Henri III, et elle devient

4. *Histoire ou chronique des choses plus memorables depuis la creation du monde, jusques au regne du Treschrestien Roy Henry III. de ce nom, Roy de France et de Polongne. Recueillie par Jean Carion philosophe, et traducte par M. Jean le Blond, et depuis reveue et augmentée*, Lyon, F. Arnoullet, 1577.

5. *Le Livre des chroniques*, op. cit., 1546, f° 124 r° ; à comparer avec *Histoire ou chronique*, op. cit., 1577, p. 277.

6. Pour ces exemples, cf. *Le Livre des chroniques*, op. cit., 1546, f° 194-198, et *Histoire ou chronique*, op. cit., 1577, p. 410-419.

7. Voir notamment dans l'édition de 1553, *Les Chroniques de Jean Carion philosophe*, op. cit., Paris, J. Caveiller, 1553, f° 330-332.

alors nettement antiprotestante, les Huguenots étant rendus seuls responsables des troubles et la Saint-Barthélemy apparaissant comme un juste châtement⁸.

Il n'est donc pas surprenant que Simon Goulart ait souhaité répliquer à cette édition lyonnaise, qui reprenait de manière expurgée les traductions précédentes de Le Blond et narrait l'histoire française récente d'un point de vue résolument hostile aux protestants. Cette édition, du reste, ignore délibérément les amplifications de Melanchthon et Peucer publiées entre-temps en latin de 1558 à 1572, lesquelles en revanche avaient fait l'objet d'une publication genevoise par Pierre de Saint-André, en 1576⁹ : la version de Melanchthon et Peucer était donc parfaitement connue et accessible au pasteur. Comme l'édition lyonnaise de 1577 intitulée « Histoire et chronique », le titre choisi par Goulart¹⁰ associe (dans un ordre inversé par rapport à cette dernière) les deux termes « chronique et histoire universelle », là où l'original latin se contentait de *chronicon*. Sans doute en français le terme de chronique, à la fin du XVI^e siècle, a-t-il besoin d'être glosé, associé qu'il est à un genre perçu comme archaïque ou à l'historiographie royale des « Grandes chroniques de France ». Mais cela tient aussi au fait qu'assurément, bien que les auteurs allemands aient sans doute préféré rester fidèles à un titre désormais consacré, l'ouvrage s'est éloigné, au fil des rééditions et des amplifications, du genre de la chronique tel que Carion lui-même le définissait¹¹. Pour le reste, le titre reprend d'assez

8. Voir *Histoire ou chronique*, *op. cit.*, 1577, p. 705.

9. À noter que certains exemplaires font mention de la ville de Lyon au lieu de Genève, tout en conservant le nom de l'imprimeur : *Chronicon Carionis expositum et auctum multis et veteribus et recentibus historiis*, *op. cit.*, Genevae [Lugduni], Apud Petrum Santandreas, 1576. Doit-on penser que la réédition lyonnaise de Le Blond en 1577 ait été elle-même une forme de réponse à cette publication ?

10. *Chronique et histoire universelle, contenant les choses memorables avenues es quatre souverains Empires, Royaumes, Republicques, et au gouvernement de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusques à l'Empereur Charles cinquiesme. Dressée premierement par Jean Carion, puis augmentée, amplement exposée et enrichie de diverses histoires tant Ecclesiastiques que Politiques, anciennes et modernes, par Philippe Melanchthon, et Caspar Peucer, et reduite en cinq livres traduits de Latin en François. Plus, deux livres adjoustez de nouveau aux cinq autres, comprenans les choses notables avenues sous l'empire de Charles cinquiesme, Ferdinand premier et Maximilian second*, t. I, J. Berjon, 1579.

11. « Une chronicque doit contenir tous les plus haultz actes en convenable ordre : en sorte qu'on puisse en icelle justement observer et cognoistre, la date des ans, et les

près celui de Peucer et Melanchthon, en mentionnant la dimension tant politique qu'ecclésiastique de l'ouvrage et la période de l'origine du monde à Charles Quint. Il remplace cependant l'énumération des domaines grec, romain et germanique par la mention des quatre monarchies et une référence plus précise aux différents régimes politiques. Le nom de Carion est rejeté quant à lui à la deuxième partie de la page de titre, avec ceux de Peucer et Melanchthon, et le rappel des nombreuses sources anciennes et modernes compilées. Enfin vient la mention des deux livres ajoutés par Goulart : il est remarquable que celui-ci ait voulu se maintenir dans le champ germanique qui était celui de l'ouvrage initial en mentionnant, outre Charles Quint, ses successeurs au trône du Saint-Empire Ferdinand I^{er} et Maximilien II. Il se démarque ainsi des précédentes traductions françaises qui, à la suite de la chronique de Carion, ajoutaient un livre « Des faicts et gestes du Roy François premier de ce nom », ou plus tard un « Discours des choses dignes de memoire, de tout ce qui s'est passé depuis le regne du Roy François, jusques au temps de Henry troisieme de ce nom, Roy de France et de Pologne »¹². La signification de ces ajouts n'est ainsi plus la même : là où Le Blond et sa suite proposaient au lecteur français un complément national faisant contrepoint à l'histoire germano-centrée de Carion, Goulart ambitionne de reprendre le flambeau de ses prédécesseurs allemands en complétant ce qu'ils n'ont pu accomplir, mais aussi, au lieu de se recentrer sur la France, en élargissant leur perspective pour mériter véritablement le titre « d'histoire universelle », comme on le verra.

principales mutations, qu'ont de coustume advenir es royaumes, en la religion ; et aux autres grans affaires. Il ne se peult faire, que tous les gestes d'un royaume, puissent estre escriptz en un livre, quelque grosseur qu'il ait : pour la diversité des circonstances, et occasions des affaires, qu'on doibt principalement considerer. Ainsi escripvirent leurs histoires Herodote, Thucidides, Xenophon, et Titelive. Les autres ont seulement merité estre appelez Chronicqueurs, et ne se doibvent attribuer le nom d'historiens : Car ilz demonstrent en brief les gestes, et admonnestent seulement les lecteurs, avecques ordre des temps, mis devant leurs yeux, de viser et prendre garde aux choses plus dignes de memoires. Ce que j'ay fait en ceste presente Chronicque. », *Le Livre des chroniques du seigneur Jehan Carion*, *op. cit.*, 1546, f^o. 231 r^o.

12. Voir *Le Livre des chroniques*, *op. cit.*, 1546, n. p. (une nouvelle pagination commence après cette page, à la suite de la chronique de Carion proprement dite qui s'achève au f. 237 v^o), et *Histoire ou chronique*, *op. cit.*, 1577, p. 490.

On peut tenter à présent de préciser l'intention et la posture adoptée par Simon Goulart alors qu'il entreprend de traduire et poursuivre cette œuvre déjà si fameuse. Le paratexte qui accompagne la traduction de Carion est du reste particulièrement abondant : on trouve successivement au début du premier tome un avis du « Translateur aux Lecteurs » signé S.G.S., c'est-à-dire de Goulart lui-même, l'épître dédicatoire de Kaspar Peucer à Auguste de Saxe, datée du 1^{er} octobre 1572, celle de Melanchthon à Sigismond de Brandebourg de 1558, puis deux pages intitulées « quelques reigles propres pour bien lire les histoires », suivies du « Discours du Proufit qu'apporte la lecture des histoires » de Simon Grynaeus, avant un portrait de Melanchthon, et la préface de ce dernier, explicitant à la fois les enseignements prodigués par l'histoire et l'ordre suivi par le livre, à partir de la division des temps issue des commentaires rabbiniques et de la table de Philon d'Alexandrie. Par rapport à l'édition latine genevoise de 1576 dont s'est très certainement servi Goulart, on retrouve bien les deux épîtres ainsi que la préface, mais la quelque peu complexe et savante « *Tabella ostendens quo ordine legenda, et cognoscenda sit series historiarum mundi, dedicata scholasticis Academiae Wittebergensis* » de Peucer n'apparaît pas, et l'index a été rejeté à la fin du volume, tandis qu'ont été ajoutés l'opuscule de Simon Grynaeus et les « reigles » pour lire les histoires, ce qui montre sans doute une volonté de renforcer, voire de surenchérir sur le dispositif didactique – pourtant déjà fortement présent, puisque la préface et les épîtres de Melanchthon et Peucer sont trois variations sur l'utilité et les enseignements de l'histoire – tout en le simplifiant.

Une deuxième épître de Melanchthon à Sigismond de Brandebourg, datée du Vendredi saint 25 mars 1560, ouvre en outre la deuxième partie de l'ouvrage, qui correspond au livre III couvrant les temps de la naissance du Christ à Charlemagne ; et au début de la troisième partie comprenant les livres IV (de Charlemagne à Frédéric II) et V (de Frédéric II à Charles Quint), une autre de Peucer au même dédicataire, datée d'avril 1562, explique pourquoi il s'est résolu à prendre la suite de son défunt beau-père. Ces deux épîtres insistent sur la décadence des temps, Melanchthon voyant depuis le début de l'ère chrétienne, en contraste avec les temps plus glorieux qui précèdent, des empereurs de plus en plus monstrueux, des historiens de moins en moins éloquents et une Église en proie aux persécutions et aux dissensions, tandis que

Peucer déplore que la perte du grand théologien l'ait obligé à devoir traiter la partie la plus difficile, celle du déclin de l'Église, de l'oubli de la bonne doctrine et des confusions introduites par les papes, malgré la résistance de plusieurs empereurs dignes de louange. Le début du second tome reprend quant à lui l'épître dédicatoire à Auguste de Saxe du 31 octobre 1565 et l'avis au lecteur de Peucer qui précèdent son cinquième livre dans l'édition de 1576 (en un seul volume), mais là encore Goulart enfonce le clou en ajoutant un « Advertissement notable pour bien lire les histoires et les appliquer à son usage ». On trouve à la fin des index pour chacun des livres qui composent ce deuxième volume, c'est-à-dire le livre V de Peucer et les deux nouveaux livres de Goulart, lesquels sont en outre encore précédés d'une préface de l'auteur.

Il y a presque quelque chose de fascinant dans la redondance même de cet abondant paratexte. Outre les variations maintes fois répétées sur l'importance et l'utilité de l'histoire et tout particulièrement de l'histoire universelle, surtout dans les domaines politique et ecclésiastique, la concaténation des continuateurs, de Carion à Melanchthon puis de Peucer à Goulart, montre une œuvre en perpétuelle gestation, et le souci pour chacun de se placer dans les traces de son prédécesseur. Il y a néanmoins des différences de ton, et de ce point de vue, Peucer apparaît comme le plus polémique, dans les deux épîtres dédicatoires : celle de 1565, laquelle insiste sur les abus de la papauté mis en exergue dans le livre V et cause de tous les maux de la chrétienté, y compris dans une large mesure de la montée en puissance de l'islam, et celle d'octobre 1572 qui, reprenant l'accent apocalyptique de Carion, souligne combien l'Empire d'Allemagne et les royaumes de France, de Hongrie et de Pologne approchent de leur « période ». La nouvelle toute récente de la Saint-Barthélemy n'y est probablement pas pour rien.

Pour Melanchthon, c'est la nécessité d'un latin plus académique qui justifie de reprendre le travail de Carion et la traduction de Bonn, dans une optique résolument pédagogique puisqu'il présente l'ouvrage au jeune Sigismond de Brandebourg comme venant de la main de son père. Pour Peucer, c'est évidemment la mort de son beau-père, et sa proximité avec lui, qui l'autorise à poursuivre ce qu'il n'a pu mener à bien, en dépit de ses capacités bien inférieures. Goulart cherche à s'inscrire dans cette continuité, de façon plus périlleuse puisqu'il n'a

ni la légitimité intrinsèque de Melanchthon, ni un lien quasi-filial à l'instar de Peucer. Il le fait avec sobriété d'abord dans l'«*avertissement au lecteur*» du tome I, renvoyant aux préfaces de Melanchthon et Peucer quant à l'importance de la matière, avant de s'excuser de l'imperfection de l'ouvrage qui ne saurait être considéré comme étant «*de dernière main*». Il insiste davantage dans la préface qu'il donne à ses deux livres ajoutés. Il commence par évoquer brièvement les qualités de Melanchthon et surtout l'éloge qu'en fait Peucer dans sa préface au livre III, puis celles de ce dernier, avant de répondre au lecteur qui s'étonnerait de son audace à poursuivre le travail «*qu'un seul Peucer pouvoit et devoit achever*»¹³. S'il n'a pas voulu mettre son nom au fronton de l'ouvrage, c'est précisément pour ne pas sembler se mettre au même rang que ses prédécesseurs ; d'autant qu'il n'a fait que compiler divers historiens contemporains, dont Melanchthon lui-même, «*sans rien ajouter du [s]ien*» ; et enfin il ne s'agit que d'offrir au lecteur français un texte provisoire, dans l'attente d'une suite, «*en beaux et bons termes Latins*», par Peucer lui-même. Tout au plus espère-t-il ainsi l'«*esveiller [...]* et le contraindre à tenir promesse», content alors d'ensevelir son propre texte au profit de celui-là.

L'*ethos* qu'il met en avant consiste ainsi à se revendiquer, et à légitimer son texte, de l'autorité des doctes auteurs allemands, et en même temps à se démarquer d'eux en soulignant la différence linguistique, laquelle implique à la fois une dimension géographique – plus circonscrite – mais aussi une dignité moindre, et du même coup un autre lectorat. Non sans épingle au passage la défaillance de Peucer à mener le travail à terme. Comme on l'a dit, il renforce aussi l'aspect didactique de l'ouvrage, déjà fortement présent et ce dès l'origine puisque l'objectif de Carion était de fournir une sorte de manuel aux écoliers et aux fidèles pour mieux comprendre l'histoire du monde ; objectif sur lequel Melanchthon insiste encore à son tour fortement en orientant son propos vers la jeunesse lettrée, mais aussi vers un public plus large puisque sa préface *insiste* sur les trois types d'enseignements politiques, moraux et religieux que les membres des différents états, gouvernants, simples particuliers et fidèles chrétiens, peuvent y trouver. Idée que Goulart reprend notamment dans l'«*avertissement pour bien lire les histoires*» qu'il ajoute au début du tome II.

13. *Chronique et histoire universelle, op. cit.*, 1579, II, p. 419.

Si on ne se situe donc pas *a priori* dans une histoire « savante » et technique cherchant à accumuler et à critiquer preuves et documents, mais plutôt dans un ouvrage de vulgarisation à vocation pédagogique, au fil des rééditions et des amplifications, et aussi à mesure que la matière abordée devient plus polémique, on voit pourtant une inflexion, qui affecte du même coup la distinction au départ fermement établie par Carion entre les deux genres distincts de la chronique et de l'histoire, la première devant initialement être un instrument au service de la seconde en fournissant les repères chronologiques et les grands cadres géographiques et politiques nécessaires à sa compréhension. Les auteurs successifs, tout en continuant d'insister sur cette distinction, ont tendance à la brouiller quelque peu, ne serait-ce que par l'ampleur de leurs ajouts¹⁴. Melanchthon ainsi souligne dans son épître à Sigismond de Brandebourg que, si les chroniques et abrégés sont fort utiles au départ, il faut ensuite lire les « histoires qui sont tout du long écrites »¹⁵, car c'est là qu'on trouvera les vrais enseignements de l'histoire. Or dans la suite de l'épître, il détaille ces enseignements, et le fait à nouveau de façon plus argumentée encore dans la préface qui suit, laissant clairement entendre que ce sont bien de tels enseignements que le lecteur doit s'attacher à trouver ici. Peucer de son côté commence son épître de 1565 en fustigeant, parmi « ceux qui ont écrit des histoires entières, ou qui ont recueilli de divers historiens certains sommaires et abregés d'années »¹⁶, ceux qui ont manqué de jugement et ont mêlé le faux avec le vrai, soit par passion et partialité, soit pour s'être arrêtés à des préjugés, à la coutume ou à l'opinion du plus grand nombre, ou encore par flatterie envers les puissants, négligeant de faire preuve de l'honnêteté et de l'examen critique indispensables. Ainsi tout

14. Le volume seul fournit déjà une indication : dans le tome I de la version de Goulart, le livre IV de Peucer (de Charlemagne à Frédéric II) occupe à peu près autant de pages que les trois premiers livres de Melanchthon (de la création du monde à Charlemagne) ; et dans le tome II, les deux livres de Goulart, couvrant le seul XVI^e siècle de Charles Quint au présent, en occupent davantage que le livre V de Peucer qui va de Frédéric II à Charles Quint.

15. *Chronique et histoire universelle, op. cit.*, tome I, épître dédicatoire de Melanchthon à Sigismond de Brandebourg, n. p.

16. *Chronique et histoire universelle, op. cit.*, tome II, épître dédicatoire de Peucer à Auguste de Saxe, n. p. ; « *illorum, qui vel historias scripserunt, vel ex diversis historiarum monumentis excerpterunt epitomas chronicorum* » dans le texte latin, *Chronicon Carionis, op. cit.*, p. 740.

en marquant la distinction traditionnelle entre historien et chroniqueur, il les met ensuite sur le même plan puisqu'il leur demande les mêmes qualités et la même rigueur. Du reste, un peu plus loin, il promet de poursuivre dans l'avenir (cette promesse dont Goulart déplore qu'elle ne soit pas tenue) au-delà de 1519, date de la mort de Maximilien I^{er} :

avec briefveté convenable à une Chronique, mais fidelement et historiquement, et monstreray les occasions et fondemens, selon que je les ay aprins de gens de bien et dignes de foy qui ont assisté aux conseils et manié une bonne partie des affaires : et comme aussi j'en ay veu quelque chose moymesme.¹⁷

Il retrouve ainsi une posture spécifiquement « historique », celle du témoin oculaire dont la proximité aux événements légitime l'écriture.

Goulart quant à lui, dans sa préface aux livres VI et VII, n'hésite pas à inverser la hiérarchie traditionnelle entre historien et chroniqueur, avant de faire glisser le premier terme sur le second :

C'est une chose difficile, digne de grande louange, de bien escrire l'histoire d'un peuple ou d'un particulier, mais il y a beaucoup plus de travail et d'honneur aussi, à comprendre, en peu de livres, les choses principales avenues au monde, depuis sa creation jusques au jour present. [...] Or l'historien ne merite point ce nom, si la deduction de ses propos ne retient en appetit le Lecteur, s'il n'escrit fidelement, s'il ne dresse la vie à l'amour de pieté et justice.¹⁸

Or parmi les historiens anciens et modernes, poursuit-il, Melanchthon et Peucer remplissent assurément ces conditions en écrivant « pour delecter et proufiter en proposant la nue et simple verité »¹⁹. La chronique – ou *histoire universelle*, l'ajout prend alors tout son sens – apparaît de moins en moins alors comme une simple propédeutique à la lecture des « vraies » histoires, mais plutôt, au contraire, comme une forme d'accomplissement, l'ensemble où elles se fondent les unes aux autres dans une totalité qui leur donne sens. Goulart retient parmi ses critères, conformément à la tradition humaniste et malgré l'antagonisme

17. *Ibid.*

18. *Chronique et histoire universelle, op. cit.*, t. II, IV^e partie, préface, n. p.

19. *Ibid.*

parfois souligné entre ces deux notions²⁰, l'éloquence et la vérité, mais il insiste aussi sur l'enseignement ou plus précisément l'édification, rejoignant en cela tout le discours en effet tenu dans les pièces liminaires de Melanchthon et Peucer.

Car ce que l'histoire enseigne avant tout, ainsi que le ressassent épîtres, préfaces, et autres « avertissements », outre certes quelques utiles conseils politiques, c'est le respect de la Loi divine et la manière dont la providence gouverne le monde. Dans son épître de 1558, Melanchthon montre comment les histoires profanes illustrent les commandements de la seconde Table – « Tu ne tueras point », « Tu ne commettras pas d'adultère » – tandis que l'histoire ecclésiastique illustre ceux de la première ; et sa préface insiste en détaillant comment le lecteur peut apprendre, par la lecture des histoires, les fléaux qui châtent l'impiété, le témoignage de l'accomplissement des promesses divines ou les différences entre vraie et fausse doctrine. L'épître de 1572 de Peucer est entièrement consacrée à une réflexion sur la providence, partant des interrogations que suscitent les désordres du monde pour tenter de montrer comment l'étude de l'histoire, notamment celle des grands empires ou royaumes et de leurs chutes, est apte à calmer l'inquiétude des fidèles en démontrant l'accomplissement des prophéties et l'action providentielle de Dieu. L'opuscule de Simon Grynaeus, « Du Proufit qu'apporte la lecture des histoires », ajouté par Goulart, conclut de même que le lecteur doit faire preuve de discernement en apprenant à reconnaître les signes de la providence divine dans l'enchaînement des événements. Et selon l'« Avertissement pour bien lire les histoires » que celui-ci met au début du second tome – par souci de symétrie ou de crainte que le lecteur n'ait déjà oublié les leçons du premier ? –, si magistrats, théologiens ou juristes trouveront des enseignements propres à leur état et profession, tout un chacun doit apprendre « es histoires comment Dieu s'est manifesté, quel service il demande, comme il maintient et conduit le genre humain, quelle est la vraie Eglise »²¹.

20. Sur ces aspects désormais connus de l'historiographie du XVI^e siècle, voir notamment l'ouvrage fondateur de C.-G. DUBOIS, *La Conception de l'histoire en France au XVI^e siècle*, Paris, Nizet, 1977, notamment p. 249, et plus modestement notre résumé dans C. HUCHARD, *D'Encre et de sang, Simon Goulart et la Saint-Barthélemy*, Paris, Champion, 2007, p. 19-25.

21. *Chronique et histoire universelle*, op. cit., t. II, n. p.

Dans cette optique nettement providentialiste, tout l'intérêt de la « chronique ou histoire universelle » est dans l'élargissement de champ qu'elle offre au regard, permettant de répondre aux incertitudes et aux angoisses du présent par la lecture apparemment claire et aisée – parce que préformée idéologiquement – qu'elle offre un passé balisé par les textes et les siècles écoulés. Il y a donc quelque chose de paradoxal à ce que l'amplification qui touche le récit au fur et à mesure qu'on se rapproche du présent tende à réduire l'importance relative des périodes les plus probantes – ce qu'expriment les plaintes déjà évoquées, devant des choses de plus en plus confuses, de Melanchthon au début du livre III et de Peucer pour le IV – et à brouiller quelque peu la perspective. Si ce n'est que précisément, c'est d'abord là que le travail d'interprétation est à l'œuvre, puisque si la lecture chrétienne de l'histoire assyrienne ou romaine est bien établie, depuis la Bible ou tout au moins saint Augustin, l'enjeu essentiel ici est de livrer une exégèse protestante de l'histoire de l'Église médiévale, qui tire en partie sa plausibilité de la continuité avec ce qui la précède – et ce qu'elle est censée annoncer, rien moins que l'Apocalypse.

Dans une certaine mesure, l'ajout des deux livres de Goulart contribue peut-être aussi à obscurcir la perspective globale de l'ouvrage, tout en éclairant celle du lecteur francophone de 1579 avide d'être rassuré dans ses interrogations. L'examen de la table des matières, proposée à la fin du tome II pour les livres VI et VII, montre à lui seul une volonté d'universalité, plus poussée que dans la version de Melanchthon et Peucer. Si les divisions des livres restent fondées sur celles des règnes impériaux, le livre VI évoque successivement les guerres de France, d'Italie puis d'Allemagne, l'état de l'Espagne et de la Sicile, puis les guerres contre les Turcs et enfin les conquêtes espagnoles au Nouveau Monde et les navigations portugaises aux Indes. Le livre VII fait à son tour une large place aux règnes des sultans Soliman I^{er}, Sélim II et Mourad III, avant de passer en revue l'état d'un grand nombre de royaumes et républiques d'Europe, de la France à la Moscovie en passant par l'Espagne et le Portugal, l'Angleterre et l'Écosse, le Danemark, la Suède et la Pologne, ou encore Venise, Gênes, Florence, la Savoie et la Suisse. Il se termine par un discours sur l'État de l'Église. Cet élargissement de la perspective, auparavant plus centrée sur le Saint-Empire – même si une place non négligeable était faite à l'Empire d'Orient –, offre l'image d'une « globalisation » qui correspond certes

à la réalité du XVI^e siècle, ne serait-ce qu'en raison des Grandes Découvertes. La question de la succession des empires et des règnes, matrice initiale de l'ouvrage, y apparaît nettement diluée ; les règnes impériaux de Charles Quint, Ferdinand I^{er} et Maximilien II ne sont plus guère que des cadres, délimitant une temporalité – de manière répétée, le récit d'événements est interrompu ou remis à plus tard pour ne pas dépasser ce cadre –, dans laquelle prennent place une multitude de récits, parmi lesquels ceux concernant l'Empire ne sont plus prépondérants. Ainsi au début du livre VI, une très large place est faite en réalité au règne de François I^{er} sous le titre des guerres de France et d'Italie. Et quand il est question de l'Allemagne, c'est d'abord pour évoquer les questions religieuses, avec pour source Sleidan. Cette large perspective n'empêche pas de rentrer parfois fort avant dans le détail des événements, même si le lecteur est toujours renvoyé aux « histoires entières » pour en avoir la totalité. Stratégies politiques, campagnes militaires, harangues ou anecdotes variées sont rapportées avec un grand luxe de précisions, suivant en l'amplifiant l'écart que Melanchthon et Peucer avaient déjà pris avec le genre de la chronique.

Pour autant, l'historien prend soin de signaler au lecteur la leçon à tirer des événements qu'il rapporte. Là encore apparaît une forme de tension entre l'impersonnalité du genre, censé dérouler les règnes et les années de manière objective, à partir d'histoires déjà écrites par d'autres, et la volonté didactique qui en est également constitutive. Ainsi, tout le chapitre portant sur la conquête du Nouveau Monde et les découvertes portugaises montre un jugement de Goulart extrêmement négatif sur ces entreprises, alors qu'il reste beaucoup plus mesuré dans son édition d'Osorius dont il s'inspire pourtant largement. Mais si, globalement, le récit reste factuel, le jugement de l'auteur apparaissant surtout dans certains choix lexicaux pour qualifier un acte ou un comportement, il est surtout ponctué d'interventions qui mettent en exergue une signification providentielle. Ainsi souligne-t-il par exemple l'équilibre constamment maintenu entre le roi et l'empereur, « Dieu chastiant ces princes et leurs sujets »²², ou « les tesmoignages de l'ire de Dieu contre l'Europe, ayant lasché la bride à la violence et tyrannie des Mahumetistes : et osté l'esprit aux Princes Chrestiens pour ne point voir le tort qu'ils font à eux-mesmes et à leurs Estats et pays, en

22. *Chronique et histoire universelle, op. cit.*, t. II, IV^e partie, p. 42.

laissant croistre leur ennemi commun »²³, ou encore comment « l'histoire suivante monstre [la nature cruelle de Soliman] bien expressément, et que la main de Dieu est sur les hommes sanguinaires, comme ce qui est venu aux autres tyrans le prouve suffisamment »²⁴.

L'histoire tend presque à devenir recueil d'*exempla*, certaines anecdotes étant développées précisément pour leur valeur édifiante, tandis qu'une brève leçon vient introduire ou mettre la touche finale à la plupart des chapitres, qu'ils portent sur une suite d'événements ou sur un État : comme la chute soudaine de la Maison des rois du Portugal, « ainsi que de jour en jour plusieurs autres panchent à telles ruines : dont les causes apparoissent assez à toutes personnes qui craignent Dieu »²⁵, ou inversement la paix retrouvée de l'Angleterre sous Elizabeth, telle « que l'on a occasion d'y remarquer un beau tesmoignage de la faveur de Dieu, soulageant les siens en ces lieux là apres tant de tempestes dont l'Isle fut esbranlée sous le regne de Marie »²⁶.

Mais c'est le dernier chapitre, servant de conclusion, sur « l'Estat de l'Eglise », qui comme il se doit éclaire le plus vivement le sens global des deux livres. En une quinzaine de pages sont résumés les débuts de la Réforme, en Allemagne puis en Suisse et dans les autres pays, et l'établissement des églises réformées – la distinction entre églises luthériennes et réformées étant pratiquement gommée, et les différences de doctrine étant considérées comme mineures. Le discours ici n'est plus historique, portant sur le détail des faits, déjà traité dans les chapitres précédents, mais il se fait apologétique, montrant le caractère miraculeux de ce développement, en dépit des obstacles et des persécutions subies. Et le ton devient pathétique pour évoquer les souffrances des églises françaises sous Charles IX :

Y a-t-il entendement qui peust se ramentevoir suffisamment [sic], ni plume qui peust descrire les travaux des brebis du Seigneur ? Y a-t-il cœur si dur qui ne pleure se souvenant du malheureux traitement fait aux enfans de Dieu ? Qui est le Barbare ou desnaturé qui ne deteste la fureur de Satan et de ses supposts ?

23. *Ibid.*, p. 311.

24. *Ibid.*, p. 431.

25. *Ibid.*, p. 41-542.

26. *Ibid.*, p. 566.

Mais c'est pour enchaîner aussitôt sur une comparaison avec les autres pays européens :

Mais les Eglises d'Angleterre ont elles été espargnées, spécialement du temps de Marie fille de Henri huitiesme ? Je vois encor une mer de sang devant mes yeux, et mille feux allumez ~~par~~ estraindre un feu et une lumiere que la puissance du monde et des enfers n'a peu ni ne sauroit abolir, ains plus elle souffle contre plus elle l'enflamme.²⁷

Cette mise en scène de l'émotion vise en fait à la contenir, à permettre le retour à la raison ou à une saine vision des choses. De même que les dix-huit pages consacrées à la France parmi les autres royaumes européens, où s'insère le récit des guerres civiles et de la Saint-Barthélemy, ne pèsent pas plus que celles consacrées à l'Allemagne, aux Pays-Bas ou à l'Angleterre, l'élargissement géographique opéré par les deux derniers livres de Goulart a la même visée que l'élargissement historique et temporel qui est au fondement des *Chroniques de Carion* – et du martyrologe de Crespin, que Goulart complète également à cette période. Si terribles soient-elles, les épreuves présentes des fidèles de France, loin d'être exceptionnelles, s'inscrivent dans la continuité de celles des témoins du Christ de tous temps et de tous lieux, et elles sont le signe de l'élection plutôt que son démenti : « les Eglises Apostoliques et primitives Chrestiennes ont été rudement assaillies : celles de nostre temps aussi n'ont guere eu de repos »²⁸.

C'est peut-être là le dernier paradoxe de l'histoire universelle : celui d'un décentrement historique et géographique qui, à l'évidence, reste profondément centré sur les préoccupations de *l'ici et maintenant* et cherche avant tout à leur apporter une réponse. *Les Chroniques de Carion*, avec les tensions qui les traversent du point de vue du genre, de l'usage du passé, de la posture narrative, sont ainsi caractéristiques d'une vision de l'histoire qui, alors même qu'elle revendique une forme de distanciation et de mise en perspective, demeure étroitement déterminée par les enjeux du présent les plus urgents et les plus polémiques. La mise à distance et la recherche de globalité, censée relativiser le présent, se heurte en même temps à la volonté d'exhaustivité et d'explicitation, nécessaire pour la compréhension et l'interprétation des

27. *Ibid.*, p. 648.

28. *Id.*

événements, en particulier les plus porteurs d'enjeux polémiques, d'où l'amplification à mesure qu'on se rapproche du présent : l'universalité, d'une certaine façon, prend alors le pas sur l'historicité et c'est la comparaison entre les espaces plus qu'entre les temps qui devient opératoire. C'est là aussi sans doute que le passage d'une aire linguistique et géographique à une autre, de l'Allemagne à la France, prend tout son sens.

Et si dans l'ouvrage de Melanchthon et Peucer, il y avait une véritable enquête historique au sens où il fallait établir une interprétation du passé de l'Église qui permette aussi d'expliquer le présent de la Réforme, chez Goulart – rejoignant peut-être davantage en cela, paradoxalement encore, la première intention de Carion –, on est davantage dans une approche illustrative où le passé vaut surtout par sa conformité au présent. La répétition des mêmes maux, dans le temps comme dans l'espace, a valeur de preuve, et tout au plus leur aggravation indique-t-elle leur fin prochaine, avec l'Apocalypse, comme le notait déjà Peucer. La signification providentielle des événements enfin, censée apparaître d'elle-même grâce à l'élargissement de la perspective, doit pourtant être constamment soulignée et mise au jour par l'historien, au profit d'un lecteur supposé peu compétent. Car, même s'il faut pour cela l'intervention de l'historien avisé – voire si possible du théologien –, la supériorité de l'histoire universelle, « depuis la création du monde jusques au temps présent », par rapport à l'histoire « de nostre temps » si obscure, si embrouillée et si désespérante, de la vision macroscopique par rapport à celle qui s'efforce de coller au détail des faits et des jours, est indubitablement d'être *interprétable*.

Cécile HUCHARD
Université de Lorraine